

Alex Capus

# Les amants de Montreuil

roman traduit de l'allemand  
par Emanuel Güntzburger



ACTES SUD

AWB 1860





## DU MÊME AUTEUR

*UN AVANT-GOÛT DE PRINTEMPS*, Autrement, 2007.

*LE ROI D'OLTEN*, éditions Bernard Campiche, 2011.

*LÉON ET LOUISE*, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1237.

*LE FAUSSAIRE, L'ESPIONNE ET LE FAISEUR DE BOMBES*, Actes Sud, 2015 ;  
Babel n° 1464.

*VOYAGEUR SOUS LES ÉTOILES*, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1603.

*AU SEVILLA BAR*, Actes Sud, 2019.

“Lettres allemandes”

Ouvrage traduit avec le soutien de Pro Helvetia

fondation suisse pour la culture

**prohelvetia**

Titre original :

*Königskinder*

Éditeur original :

Carl Hanser Verlag GmbH & Co. KG, Munich

© Carl Hanser Verlag GmbH & Co. KG, Munich, 2018

Illustration de couverture : © Catrin Welz-Stein

© ACTES SUD, 2022  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-16714-1

ALEX CAPUS

Les amants  
de Montreuil

roman traduit de l'allemand  
par Emanuel Güntzburger

*ACTES SUD*



Par une nuit de tempête de neige, une Toyota Corolla s'efforçait péniblement de vaincre les virages de la route du col. Les phares cherchaient le chemin entre les piquets rouges, les roues crissaient dans la neige et laissaient une trace solitaire qui disparaissait bientôt sous une nouvelle couche de neige. Le dernier habitat humain, la dernière fenêtre illuminée étaient loin en arrière. Ce n'étaient plus désormais que pâturages escarpés recouverts d'une épaisse couche de neige d'où émergeaient d'énormes rochers menaçant à tout instant de continuer leur descente vers la vallée et, çà et là, au fond d'un précipice, une petite forêt de conifères nouveaux figés par l'hiver, depuis longtemps intouchée par un humain.

Qui sait si le bruit du moteur ne réveilla pas quelque vieux bouquetin solitaire retiré pour la nuit dans l'un de ces bosquets. On peut l'imaginer, redressant sa tête aux puissantes cornes pour regarder la Toyota en contrebas et apercevant à travers le pare-brise les visages faiblement éclairés d'une femme et d'un homme aux yeux rivés sur la tourmente de neige. La science n'a pas encore établi si les bouquetins se font les moindres réflexions sur les agissements des humains ; mais si tel est le cas, nul doute alors que

ce bouquetin, en cet instant-là, se disait ceci : à une heure pareille et par un temps pareil, cette femme et cet homme ne devraient pas s'aventurer sur une route de col. Et surtout pas dans le sens de la montée.

— Il est définitivement trop tard pour rebrousser chemin, dit la femme.

— On aurait peut-être encore pu il y a dix minutes, dit l'homme.

— Nous avons dit la même chose il y a dix minutes.

— *Idem* il y a vingt minutes.

— Mais là, il est vraiment trop tard.

— Je ne vois pas comment nous pourrions faire demi-tour ici.

— Quant à descendre en marche arrière, ça ne va pas non plus.

— Alors il ne reste plus qu'à rouler. Le col ne doit plus être bien loin. Encore trois ou quatre tournants, je dirais.

— Je suis vraiment contente d'avoir des essuie-glaces, dit-elle. Toi aussi tu es content d'avoir des essuie-glaces ?

— Oui.

— Quoi ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Laisse tomber.

— Tu n'es pas content d'avoir des essuie-glaces ? Par une tempête de neige pareille ?

— Écoute, des essuie-glaces, je trouve ça génial, dit-il. Ça te va ? Nous pouvons en rester là ?

Tina et Max formaient un couple qui s'accordait toujours dans les grandes choses de la vie. Ils se



chamaillaient sans relâche sur les petites choses, mais sur les grandes choses ils s'entendaient à merveille.

À peine une demi-heure plus tôt, au crépuscule, alors qu'en cette fin d'été ils roulaient sur le bitume noir à travers les prairies de l'Oberland bernois, ils s'étaient querellés avec véhémence à propos du moment où il était raisonnable d'actionner les essuie-glaces d'une automobile. Peu auparavant étaient tombés du ciel gris automnal les premiers flocons de neige, sur quoi Tina avait mis les essuie-glaces en marche tandis que Max rejetait la tête en arrière en soupirant.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Allez, parle.

— Rien.

— Alors quoi ?

— Les essuie-glaces.

— Qu'est-ce qu'ils ont, les essuie-glaces.

— Trois flocons de neige et tu les mets en marche.

— Et alors ?

— Maintenant le pare-brise est tout barbouillé, on voit moins bien qu'avant.

— Et alors ?

— Avoue qu'on voit moins bien qu'avant.

— S'il se met à neiger, je mets les essuie-glaces en marche. S'il ne neige plus, je les arrête.

— Mais quand même pas pour trois flocons !

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça, dit-elle. Les essuie-glaces, on les met en marche quand ça commence à tomber, c'est bien pour cette raison que les gars de chez Toyota ont installé ces machins. Je parierais que c'est ce que conseille également la notice d'utilisation.

— Laisse-moi tranquille avec ta notice d'utilisation.

— Elle est dans la boîte à gants. Vas-y, regarde. À la lettre E comme essuie-glace.

— Je ne parle pas des consignes d'utilisation, mais d'une valeur empirique. Du simple bon sens.

— Bien sûr.

— L'expérience m'a enseigné qu'on n'a pas intérêt à enclencher les essuie-glaces si le pare-brise n'est pas vraiment bien mouillé. Comme ça, le caoutchouc, au lieu de frotter, glisse proprement en laissant une vitre parfaitement cristalline.

— D'ac, elle était bonne, celle-là. Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

— Comment ça ?

— Dis-moi que tu n'es pas sérieux. Allez, mens, dis-moi que tu plaisantes.

— Mais pas du tout. D'ailleurs, je trouve ça plutôt ringard.

— Quoi ?

— D'utiliser les essuie-glaces à la moindre occasion.

— Nettoyer le pare-brise, tu trouves ça ringard ?

— Cette manière de nettoyer constamment. Cette obsession de la propreté.

— Je comprends. Le problème est là. Tu ne veux pas être pris pour un ringard.

— Je parle des essuie-glaces.

— Les essuie-glaces, tu trouves ça ringard.

— En fait oui, pour être honnête.

— Par principe ?

— Comme les housses de protection sur les fauteuils. Comme les tapis antidérapants dans les cabines de douche. Ou les assurances de frais de voyage. Les

souffleurs à feuilles et les nettoyeurs haute pression.  
Et les casques de vélo.

— Les casques de vélo aussi ?

— Plus ringard tu meurs. À part dans les vélodromes. Ou pour les compétitions de vingt-quatre heures ou sur les têtes des bambins de moins de quatre ans. Je suis content que tu ne portes pas de casque de vélo. Un casque de vélo, c'est un motif de divorce.

— Comme les tapis antidérapants et les housses de protection ?

— À strictement parler, oui. Bien sûr, l'un des devoirs de l'époux est de ne pas toujours être trop pointilleux envers son épouse, mais la tolérance a ses limites, quand même. Par exemple, les étuis de smartphone tricotés main, ça va trop loin, pareil pour les paillasons avec écrit "Bienvenue" devant la porte d'entrée. Cela dit, le côté ringard de ces objets ne réside pas dans leur nature propre mais dans l'usage qu'en fait celui ou celle qui l'utilise.

— Tu veux dire que tu me trouves ringarde ? Parce que j'ai enclenché les essuie-glaces trop tôt ?

— Je veux seulement dire qu'une utilisation prématurée n'est pas efficace.

— Ça me dépasse.

— Quoi ?

— Qu'avec ta nature rebelle, tu te croies obligé de refuser d'utiliser des essuie-glaces.

— Je ne refuse rien du tout, et je ne lui dois rien, à ma nature rebelle, sinon elle ne serait pas rebelle.

— Mais une futilité comme ça justifie quand même toute cette discussion.

— C'est toi qui as commencé.

— Non, c'est toi.

— Non, c'est toi.

— Comme tu voudras. Si on décompose la vie en ses plus petites quantités, elle ne comprend que des brouilles. Ce sont les rapports entre les brouilles qui rendent le tout intéressant.

— Et c'est pour ça que nous devons discuter essuie-glaces ?

— Tu trouves ça idiot ?

— À vrai dire oui. Franchement. Et je trouve ça puéril.

C'est à propos de ce genre de choses que Tina et Max se querellaient tout le temps. À propos de pâtes complètes et de vidéosurveillance, de lave-vaisselle et de l'emploi correct du génitif dans le dialecte de Suisse alémanique ; mais pour les choses importantes de la vie – les choses qui importaient vraiment –, ils avaient toujours été d'accord.

Cela avait commencé vingt-six ans plus tôt, par un brûlant après-midi d'été, lorsqu'ils s'étaient croisés chez un glacier dans le centre-ville de Bâle. Il l'avait laissée passer avant lui, après quoi elle avait attendu dehors avec sa glace framboise-pistache qu'il ressorte avec sa glace noisette-vanille, et ils étaient allés se promener au bord du Rhin comme s'ils s'étaient donné rendez-vous bien avant, comme s'ils formaient déjà le couple d'amoureux qu'ils étaient probablement devenus à la seconde où leurs yeux s'étaient rencontrés chez le marchand de glaces. Cette promenade avait été le théâtre de leurs premières disputes, à propos des sandales Birkenstock, de l'usage féministe de la langue et de la justification éthique de voyages touristiques dans des pays sous dictature militaire, et ils s'étaient séparés en

se donnant rendez-vous pour déjeuner ensemble le lendemain. Ensuite, ils avaient pris un appartement ensemble et, sans planification explicite, d'un commun accord, ils avaient engendré une kyrielle d'enfants à intervalles irréguliers, et aujourd'hui, après avoir déposé le benjamin dans une école hôtelière de l'Oberland bernois et s'être promenés l'après-midi autour du lac Noir avant de dîner dans une auberge de village d'une choucroute au lard avec haricots secs et pommes de terre, ils s'étaient brièvement concertés sur le parking de l'auberge et avaient décidé de regagner la plaine non pas par l'ennuyeuse voie rapide qui passe par Thoune et Berne, mais par le raccourci aux paysages variés qui passe par le col de Bellegarde et redescend vers la Gruyère ; et ce bien que les prévisions météorologiques aient annoncé de fortes chutes de neige et que la route du col soit fermée pendant la nuit.

Dans la vallée de la Simme, comme on l'a dit, les prairies étaient encore d'un vert estival et ils avaient roulé sur la route noire montant tout droit dans la vallée. Mais lorsqu'arrivés à Boltingen ils avaient tourné pour prendre la route du col qui montait en larges boucles jusqu'à mille mètres plus haut, il s'était mis à neiger. Puis, une fois passé les premiers virages en épingle à cheveux, les prairies étaient devenues blanches et, sous les pneus, la gadoue avait commencé à faire un bruit de ventouses, et puis la route avait disparu sous une couche de neige épaisissant à vue d'œil.

— Nous n'aurions pas dû ignorer le barrage, lança Max. Il n'y a que les touristes pour faire des choses aussi bêtes.

Tina acquiesça de la tête.

— Que les imbéciles les plus arrogants parmi les touristes.

— Et maintenant, voilà que nous continuons à rouler. Comme les derniers des idiots. Tout droit à notre perte.

— D'un autre côté, on ne peut pas non plus passer sa vie à respecter toutes les consignes, rétorqua Tina. Il faut bien ignorer un barrage de temps en temps si on veut s'amuser un peu.

— Mais c'est quand même idiot. Les gens de l'Office de la circulation routière ne barrent pas les routes pour s'amuser.

Tina avait les yeux rivés sur la route par-dessus le volant.

— Je crois que nous sommes presque arrivés en haut.

Effectivement, la Corolla parcourut encore péniblement deux ou trois lacets puis, arrivée à un plat, passa devant quelques maisons en bois se détachant, noires, dans les bourrasques neigeuses, après quoi une plaque bleue sur le bord de la route annonça, dans la lumière des phares, le col de Bellegarde, mille cinq cent huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Ensuite, la route redescendit de manière perceptible.

Mais, sur le versant ouest du col, les tourbillons de neige étaient encore plus denses et la couche de neige deux fois plus épaisse, le vent ayant porté depuis l'Atlantique les nuages de neige, qui s'étaient accumulés contre le flanc ouest de l'arc alpin.

— Il faut aussi voir le côté positif de la chose, dit Max. Nous sommes probablement la dernière

génération dans l'histoire de l'humanité qui ait encore la liberté de commettre ce genre de bêtises. Nos enfants se déplaceront dans des voitures autonomes équipées de dispositifs qui leur permettront d'enclencher automatiquement le freinage complet et d'effectuer un virage de cent quatre-vingts degrés si le conducteur est assez bête pour vouloir emprunter, en hiver et par une tempête de neige, une route de col barrée.

La Toyota glissait lentement en direction de la vallée. Il ne fallait plus songer à faire demi-tour pour retourner au col, contre la gravitation et dans une neige de plus en plus épaisse. Plusieurs fois, l'arrière de la voiture dérapa et Tina appuya sur l'accélérateur en contre-braquant pour la redresser.

— C'est quand même un peu dangereux, ce que nous sommes en train de faire.

— Sacrement dangereux, dit-il.

— Nous serons peut-être bientôt morts.

— C'est une bonne chose que nos enfants ne soient plus tout petits.

Au virage suivant, comme pour leur donner raison, la voiture glissa doucement, presque délicatement, hors de la chaussée avant de s'immobiliser, roues bloquées, moteur calé, dans le fossé côté montagne. Les essuie-glaces continuèrent de bouger avec un bruit de voiles qui battent au vent.

— Ben voilà, dit Tina.

Sans grande conviction, elle débraya et tourna la clé de contact, puis appuya sur l'accélérateur en relâchant lentement la pédale d'embrayage – les roues patinaient dans la neige, sans rencontrer de résistance. Tina éteignit le moteur. Le silence se fit dans

l'habitacle. On n'entendait plus que la soufflerie du chauffage de bord et le battement des essuie-glaces.

— Ma foi, dit Max.

À partir de cet instant, toute résistance était inutile, Tina et Max étaient d'accord sur ce point. Pour dégager le véhicule, ils auraient dû creuser autour des roues avant et glisser dessous un support antidérapant, et à supposer qu'ils y soient parvenus — avec on ne sait trop quelle pelle —, et même si, à force de pousser de tous les côtés, ils avaient pu remettre le véhicule sur la chaussée, le prochain virage en épingle à cheveux les attendait à quelques dizaines de mètres, puis un autre, et encore un autre. Et il y avait fort à craindre que plusieurs de ces virages ne soient pas côté montagne, mais longent versants et précipices.

— Je n'ai pas de réseau sur mon portable, dit Tina.

— Sur le mien non plus. Mais au moins, les essuie-glaces fonctionnent encore.

— Très drôle, rétorqua Tina.

Elle arrêta les essuie-glaces et le chauffage et éteignit les phares. En l'espace de quelques secondes, un duvet blanc se forma sur le pare-brise.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu arrêtes les essuie-glaces, dit Max, il n'a pas cessé de neiger.

— Oh, ça va.

— Au moins, dans la série des sottises typiques des touristes, nous pourrions essayer de ne pas commettre la suivante : Nous pourrions éviter de quitter le véhicule pour tenter la descente dans la vallée à pied.

— Bonne idée. Comme ça, nous ne serons pas morts d'ici une heure.

— Mais les maisons du col sont plus près, nous pourrions les atteindre. Il y a une auberge.



- Tu as vu de la lumière ?
- Je ne crois pas.
- Donc ce serait gaspiller ses forces inutilement. Ou bien est-ce que tu veux y entrer par effraction ?
- Atteinte aux biens et vol de nourriture ?
- Ce serait répréhensible.
- Pas le vol de nourriture.
- Si.
- Restons ici, je dirais, et attendons jusqu'au passage du chasse-neige.
- Ça peut durer la nuit entière. Ça *va* durer la nuit entière. Jusqu'à demain matin.
- Si tant est qu'il vienne un chasse-neige.
- Ça oui, il viendra. Le col n'est pas fermé pour l'hiver.
- Quelle heure est-il ?
- Vingt heures quarante-six.

Tel un petit chalet d'alpage, la Corolla était arri-mée sur le bord de la chaussée. Tant que Tina et Max restaient à l'intérieur, portières fermées, aucun danger ne menaçait. Même s'il continuait à neiger pendant des heures et que la voiture devait se retrouver totalement recouverte, elle serait comme un petit igloo tout chaud à l'abri du vent. Sur le tableau de bord, le thermomètre indiquait une température extérieure de moins un degré Celsius, et douze à l'intérieur ; ce n'était pas agréable, mais pas mortellement dangereux non plus. Et avec le vent d'ouest, la température ne chuterait guère plus pendant la nuit. Il y avait dans le coffre une nappe de pique-nique dont Max et Tina pouvaient se couvrir, et comme ils étaient deux, ils pouvaient se tenir chaud. Ils n'avaient pas de provisions, mis à part un

sachet entamé de bonbons à la menthe, mais leurs estomacs étaient repus de lard et de pommes de terre ; ils n'auraient de toutes les façons pas mangé grand-chose ce soir-là.

— La nuit promet d'être longue, dit Max. Je propose que nous fassions un petit somme.

— Si tu veux que je dorme dans une situation pareille, il faudra que tu m'assomes.

— Je peux. Mais je craindrais de t'abîmer.

— Autrefois, la police française tabassait volontiers les gardés à vue avec des annuaires téléphoniques. Ça ne laissait pas de traces.

— Je ne crois pas que nous ayons un annuaire sous la main.

— Si nous en avons un, tu ne serais pas obligé de m'assommer avec. Il suffirait que tu me fasses la lecture jusqu'à ce que je m'endorme.

— Je commencerais page un et je te lirais l'alphabet entier. Tous les noms, toutes les adresses, tous les numéros de téléphone.

— Jusqu'à ce que je m'endorme.

— Et après, je continuerais à lire, pour que tu ne te réveilles pas tout d'un coup. Je ferais la lecture toute la nuit en psalmodiant comme un muezzin, et toutes les demi-heures, tu émergerais tout doucement du sommeil, tu m'écouterais un moment en t'étonnant de tous ces noms et de tous ces gens qu'il y a sur cette terre. Et puis tu glisserais de nouveau vers le monde de la nuit.

— Ce serait bien. On devrait toujours avoir un annuaire dans sa voiture.

— C'est sûrement indiqué dans le manuel d'utilisation de la Toyota. Tu veux que je regarde pour toi ? À la lettre A comme annuaire ?

- Bon, ça suffit.
- À la réflexion, je n'ai pas besoin d'annuaire. Je peux te lire le manuel de la Toyota. Attends une seconde, je l'attrape.
- Tu vas arrêter, maintenant ? Il n'y a pas de manuel dans la boîte à gants.
- Ah bon ? Mais tu disais...
- Je disais ça comme ça. Toyota n'imprime plus de manuels d'utilisation. Ils ont un site internet.
- Je comprends. Avons-nous quelque chose d'autre que je puisse te lire ? Un vieux journal ? Une notice de médicament ? Un guide de voyage ?
- Je ne crois pas.
- Alors je vais te raconter quelque chose. Je te raconte une histoire ? Une histoire de cette région ?
- Une histoire vraie ?
- Évidemment, une histoire vraie, qu'est-ce que tu crois. Pourquoi est-ce que je te raconterais une histoire qui n'est pas vraie.
- Bon, d'accord.
- Je me demande bien comment je m'y prendrais pour te raconter une histoire qui ne soit pas vraie. Je ne peux pas créer une histoire de toutes pièces, simplement comme ça, je ne suis pas prestidigitateur.
- Je sais.
- Cela dit, ce n'est pas si important que ça, qu'une histoire soit vraie ou non. L'important, c'est qu'elle soit juste.
- Alors, tu me la racontes, cette histoire ?
- Mais dans le cas présent, il est important qu'elle soit vraie. Cette histoire s'est vraiment passée comme ça, je le jure. Sinon, je ne pourrais pas te la raconter.